

L'armée de l'Est et les services de santé (15 décembre 1870 - 13 février 1871) *

par Marcel GUIVARC'H **

Ce 15 décembre 1870, la France se porte mal (1)

Paris reste assiégé, la sortie sur Champigny a échoué. Sur la Loire, Orléans a été repris par les Allemands le 8, le lendemain la Délégation du Gouvernement de la Défense Nationale avec Gambetta a quitté Tours menacé pour Bordeaux. L'armée d'Aurelle de Paladines, destitué, a été scindée entre deux généraux : Chanzy au nord du fleuve et Bourbaki au sud, qui forme depuis le 19 novembre à Bourges et Nevers une armée de l'Est, et qui reçoit l'ordre de marche d'une ambitieuse manœuvre : transporter ses 90.000 hommes à Besançon, 270 km à l'Est, s'y adjoindre 30.000 hommes venus de Lyon et 10.000 venus de Dijon (général Cremer) et du sud des Vosges ; attaquer pour dégager Belfort assiégé, remonter en Alsace et couper les arrières des Allemands (fig. 1).

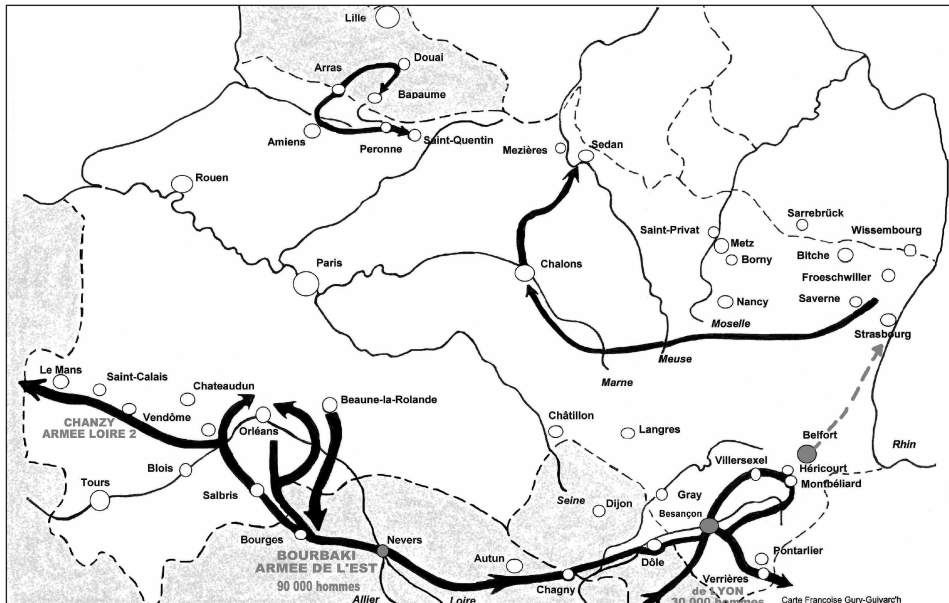


Fig. 1 : 15 décembre 1870 - Ordre de marche de l'armée de l'Est (F. G.-G.)

* Comité de lecture du 19 mai 2006

** 374, rue de Vaugirard, 75015 Paris.



*Fig. 2 : Le Général Bourbaki
1816-1897*

Qui est ce général Bourbaki ?

Un héros caracolant des guerres de Crimée, d'Afrique, du Mexique, d'autres formes de guerre (fig 2). Un héros devenu mal-aimé et suspect de bonapartisme, en raison de ses liens avec l'Impératrice : sa femme en est proche, sa belle-sœur a partagé la fuite en exil à Chislehurt. Lui-même, commandant de la Garde Impériale encerclée dans Metz, a pu quitter la ville le 26 septembre avec l'accord de Bazaine, pour une mystérieuse mission près d'Eugénie, où il a été mystifié. Nommé à son retour chef de l'armée du Nord, il y a rencontré près des autorités républicaines, le docteur Tiercelin maire de Lille et Anatole de la Forge préfet de l'Aisne, une telle hostilité qu'il a demandé à être relevé de son commandement, et à regagner Tours (2). Gambetta l'a chargé le 19 novembre de former une armée à Bourges et Nevers, avec des éléments disparates. Elle sera le noyau de cette armée de l'Est qui doit renverser la situation (1, 4).

Un départ manqué

Ce plan éclair décidé par Gambetta à Bordeaux, auquel sont réticents Chanzy et Bourbaki, doit durer trois jours ; il faudra trois semaines, du 15 décembre au 5 janvier, pour se regrouper à Besançon. Ce funeste retard aux ordres et contrordres comminatoires donnés de Bordeaux, témoigne d'une méconnaissance complète de la réalité sur le terrain (3). Transporter 90.000 hommes, chevaux et matériel, nécessite plus de wagons que n'en dispose la Compagnie PLM repliée à Clermont-Ferrand. Elle doit solliciter l'aide de celle d'Orléans, déjà désorganisée par notre repli militaire au nord de la Loire, et on perd une semaine. On ordonne de déplacer le débarquement des trains à Clerval, dont la petite gare aux quais trop petits est dépourvue de moyens de grutage pour les chevaux, les voitures, les canons, le matériel. Le froid glacial dépassant -20° , gêne considérablement le trafic ferroviaire, on ne tient pas compte à Bordeaux des voies et ponts détruits, des points d'eau. Un gigantesque embouteillage bloque pendant des heures des trains de troupes venus de Nevers, de Lyon, chargés d'hommes transis de froid, affamés ; des trains de vivres, de matériel, de chevaux sans fourrages, sans fers cloutés pour la glace (3). Arrivé le 5 janvier à Besançon Bourbaki doit constater que le froid, la faim, la grogne, la fatigue rendent impropre au combat le tiers de ses effectifs.

Les médecins dans l'armée de l'Est

Gambetta a voulu, pour la France, une levée en masse copiée de 1792, et le mélange de 500.000 hommes, mélange nécessaire si l'on considère leur inexpérience, leur indiscipline, et que plus de 250.000 soldats et officiers de métier aguerris sont, notamment après la capitulation de Sedan le 3 septembre et la reddition de Metz assiégé le 28 octobre, prisonniers en Allemagne. Une partie de leurs médecins a été libérée en application de la Convention de Genève de 1864, et a regagné Tours (1, 6).

On trouve donc sur le terrain quatre types de médecins : *les militaires de carrière*, de la marine, dont certains sont encore officiers de santé, ou de l'armée. Ils conservent leur grade. Les plus âgés ont participé aux guerres de Crimée, du Mexique ou d'Afrique. Certains sont déjà éloignés de la pratique des soins ; les plus jeunes, issus de l'École de santé militaire ou encore élèves, sont peu expérimentés. *Les médecins de la garde mobile* des départements sont, comme les officiers, élus par les hommes, parfois sur des critères discutables, tels leurs opinions politiques, leur talent oratoire ou leur laxisme. On trouve de tout, de jeunes médecins installés engagés ou mobilisés ; des internes des hôpitaux engagés par patriotisme bien que l'Assistance publique s'efforce de les retenir, certains étaient au début du conflit dans les ambulances privées, leur formation est plus solide ; des officiers de santé ; des étudiants en médecine mobilisés de seconde voire de première année, totalement inexpérimentés. Pour l'armée de l'Est, ils viennent surtout des départements proches de Nevers, Charente, Indre et Loiret ; de Haute-Savoie, du Rhône et de Haute-Saône, du Haut-Rhin et des Vosges pour les contingents de Lyon et de Dijon.

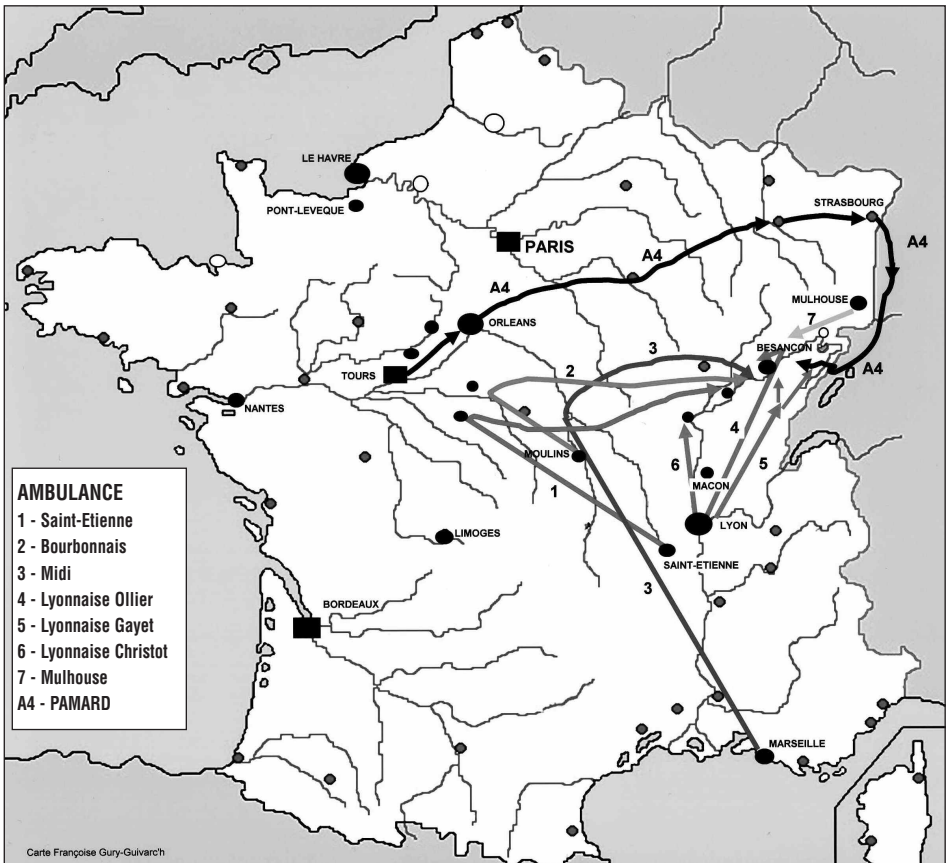


Fig. 3 : Les ambulances de la Croix-Rouge et l'armée de l'Est (F.G.-G.)

Les Francs-Tireurs s'équipent, s'arment à leurs frais, gardent une certaine indépendance et cooptent leurs médecins. Enfin *les médecins des ambulances privées*, adouées plus ou moins par la Croix-Rouge, sont recrutés et payés par elles, et bien que rattachés à un corps d'armée en sont indépendants. Théoriquement en retrait des lieux de combats, ils aident leurs collègues militaires sans se substituer à eux. Concernant l'armée de l'Est, le désordre, les conditions sanitaires sur le terrain vont mélanger ces catégories de médecins et gommer les frictions (1).

Le rôle des ambulances privées

Il a été souvent occulté ou minimisé *a posteriori*. Il témoigne pourtant d'un grand élan patriotique et humanitaire, dans cette première application sur le terrain, par tous les belligérants, des accords de Genève de 1864 sur la neutralisation des blessés, des personnels, moyens et lieux de soins placés sous l'emblème de la Croix-Rouge. Leurs médecins l'ont souvent choisi par refus des pesanteurs de la hiérarchie militaire, de l'étroite subordination du corps de santé à l'Intendance. Une grande partie de ces ambulances privées, provinciales du sud-est ou parisiennes qui ont rejoint Tours après Sedan, suit le recul de Chanzy au nord de la Loire vers l'ouest. Avec l'armée Bourbaki on trouve des ambulances privées (fig. 3) venues du sud-est et du centre, après leur participation aux combats de la Loire en novembre et décembre. Ce sont les ambulances de Saint-Étienne du Dr Riembaud ; du Bourbonnais, formée à Moulins par le Dr Beauregard ; du Midi, formée à Marseille par le Pr Sabatier de Montpellier ; la petite formation de Mulhouse du Dr Erhman ; et les trois lyonnaises : la première d'Ollier et Larroyenne, la seconde divisée en deux sections, de Gayet-Doyon et de Dron, la troisième, engagée plus tard, de Christot. Une seule ambulance est parisienne, l'A4 de Pamard. Chirurgien à Avignon, très lié à ses collègues anciens internes des hôpitaux de Paris, et à Flavigny, président de la section française de la Croix-Rouge, par un incroyable périple, Strasbourg, l'Allemagne, la Suisse, il rejoint début janvier Pontarlier puis Besançon (1 ; 6).

Les soins sur le terrain

L'hiver 70-71 est glacial sur toute la France, plus encore en Franche-Comté où la température descend au-dessous de 30° avec un sol durci par le gel et la glace ou détrempe de boue, une neige épaisse où s'enfoncent les hommes, les canons, les chevaux épuisés, mal nourris, dépourvus de fers cloutés. Les pantalons rouges, débouchant des bois sur les pentes enneigées, offrent des cibles faciles aux tireurs allemands.

Les soins sur place par un médecin souvent peu expérimenté suivi d'un infirmier porte-sac, sont sommaires, tardifs, et beaucoup de blessés qu'on aurait pu sauver meurent de froid sur place avant l'arrivée des secours. D'autres, s'entresoutenant, sont portés vers des postes de soins improvisés à l'arrière, dans des mairies, écoles, salles de cafés, des granges, couchés à même le sol ou sur la paille, sans couvertures. À l'hôpital de Besançon ou autour, même encombrement, comme à La Cluse, à Pontarlier, à Clerval où après un transport chaotique sont mélangés les morts, les agonisants, les blessés, les contagieux varioleux et typhiques (1).

Rappelons que les plaies pénétrantes de l'abdomen et du thorax ne sont pas opérées, et qu'on opère seulement les lésions des membres, plaies et fractures, et celles de la face

et du cou. Par nécessité plus que par dogme, on est conservateur : parage, excision des tissus morts, des projectiles et des débris vestimentaires et terreux, lavage à l'eau, hémostasie, pansement, immobilisation sommaire des fractures. Dans ces conditions déplorable d'hygiène, l'amputation primaire se raréfie. Favorisés par l'entassement, la gangrène, la pourriture d'hôpital et le tétanos tuent secondairement beaucoup de blessés : "le blessé est un mort de demain", écrit Gripat. Les gelures des mains, de la face et surtout des pieds sont très fréquentes, comme ces "pieds de marche" (11.244 en deux mois pour l'armée française) (4) favorisés par les médiocres chaussures trop petites pour des conscrits aux grands pieds, et surtout par la mauvaise hygiène, alors que les soldats allemands habitués aux hivers rigoureux, sont chaussés de mi-bottes cloutées, savent au repos laver et s'oin- dre les pieds de graisse. Dans la longue retraite sous les bourrasques de neige, traînants et éclopés aux pieds écorchés jonchent les bas-côtés de la route, le froid les tuera dans la nuit.

Les combats

Le 9 janvier, la première bataille a lieu à Villersexel, porte de la Bourgogne, sur l'Ognon, un carrefour routier à 40 km de Belfort. Au prix de violents combats, de 654 morts français et 424 allemands (4), et de beaucoup de blessés qui mourront secondairement, la ville est prise. Villersexel est présenté dans la presse, puis dans l'imagerie d'Épi- nal, comme une grande victoire française, où les Allemands sont surpris par la combati- vité et le nombre six fois plus élevé de nos soldats. Mais cette victoire n'est pas exploi- tée, et trois jours d'inaction vont permettre à Werder de se replier en ordre sur la Lizaine et de s'y fortifier (fig. 4). À une dizaine de kilomètres de Belfort assiégé, de Frahier à Montbéliard, la Lizaine est une petite rivière de huit mètres de large, profonde habituel- lement d'un mètre, mais grossie par des barrages improvisés par les Allemands, et par leurs tirs d'obus brisant les glaces. Sur la rive Est ils ont amené des canons préle- vés autour de Belfort, et rendu circulables les routes d'accès, fortifié les maisons en expulsant leurs habitants. Sur la rive Ouest, les fantassins français dont les tenues rouges et bleues se détachent sur la neige, dévalent les pentes au sortir des bois. Du 15 au 17 janvier, on se bat furieu- sement : Cremer l'emporte à Chenebier, mais les pertes sont lourdes à Chagey, Héricourt, Arcey, et au pied de Montbéliard dont les Prussiens occupent la ville haute. Nulle part on ne franchit la Lizaine, et au troisième jour Bourbaki se résigne à ordonner le repli vers Besançon en suivant le Doubs par l'Isle, Clerval, Baume-les-Dames ; on continue de se

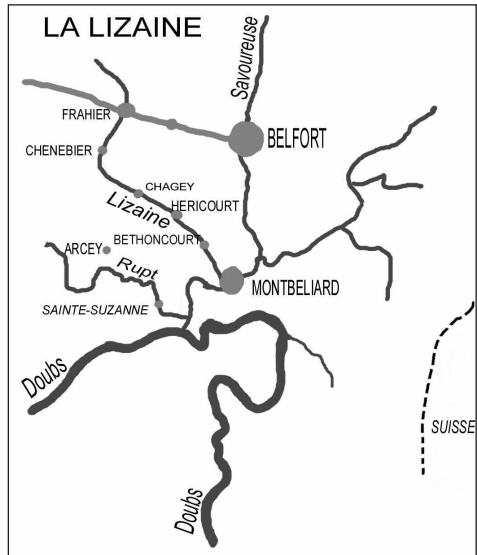


Fig. 4 : Les combats sur la Lizaine 15 au 17 janvier 1871 (F. G.-G.)

battre furieusement pour retarder la poursuite allemande. 1500 Allemands morts, plus de 8.000 Français, mais combien de blessés ? Cette semaine s'inscrit dans une suite de défaites dans toute la France, à l'ouest de Paris, autour du Mans, dans le Nord. À Besançon, Bourbaki décide pour sauver son armée, de la diriger sur la Suisse, par Pontarlier.

Un suicide manqué

Le 26 janvier 1871, à 19h30, Bourbaki fait à Besançon une tentative manquée de suicide. Les raisons en sont mal élucidées. Est-ce un état dépressif, lié à son échec évident, à l'hostilité de ses troupes en débandade, plus encore à celle de Freycinet et maintenant de Gambetta, à la menace de sa destitution imminente (menace réelle puisqu'il est remplacé dans la nuit même par Clinchant) ? Est-ce le sentiment de déshonneur et une façon discutable d'y remédier ? On sait seulement qu'il s'est tiré dans la tempe droite une balle de revolver d'ordonnance, et que deux heures après, à l'hôpital Saint-Jacques de Besançon, le chirurgien Mathis, aidé du médecin en chef Noguès l'a opéré et constaté une plaie des parties molles de la tempe, non pénétrante, la balle aplatie ayant ricoché sur l'os. Bourbaki sera évacué sur Lyon le 23 février. Son désordre mental sera suffisamment court pour qu'en juin le gouvernement Thiers lui confie le commandement du corps d'armée de Lyon, l'un des plus importants de France (2, 5).

L'armée de l'Est vers la Suisse (fig. 5)

Prise vers le 22 janvier, quelques jours avant sa tentative de suicide, la décision de Bourbaki d'ordonner la retraite de son armée en Suisse pour qu'elle y soit désarmée s'avère dramatique pour plusieurs raisons : la première est la méconnaissance du terrain, des difficultés de cette longue marche, sur des routes de montagne étroites, rendues impraticables en plusieurs endroits par la neige et la glace, bloquées par l'afflux de troupes affamées, démoralisées, épuisées par

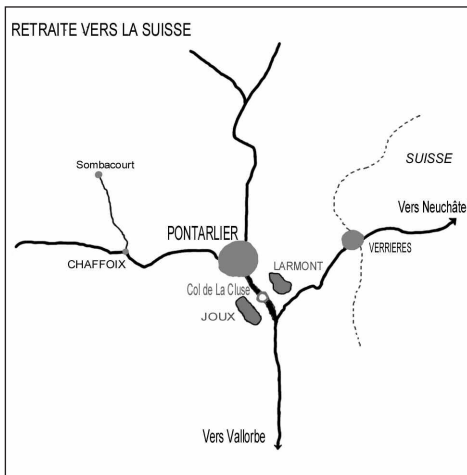


Fig. 5 : La retraite de l'armée de l'Est vers la Suisse

la fatigue et le froid, convergeant en désordre depuis Baume-les-Dames, Ornans, ou les abords de Besançon, vers la petite ville de Pontarlier, semant des hommes sur les bas-côtés. Pamard qui en arrive et vient de parcourir ces routes en traîneau, le dit tout net à Bourbaki "c'est une folie, mon général" (6). La seconde raison paraît incroyable : dans les négociations d'armistice menées du 26 au 28 janvier à Versailles entre Bismarck et Jules Favre on a -volontairement ou non- oublié l'armée de l'Est, qui se trouve exclue de l'arrêt des combats. On continue donc de se battre, de se défendre et de mourir pour rien. La fuite vers la Suisse devient une retraite de Russie, ralentie par les attaques

prussiennes, des résistances furieuses. La lente montée par le col de la Cluse et Verrières est protégée par l'admirable résistance et les tirs efficaces des canons des marins retranchés dans les forts sur les hauteurs de Joux et de Larmont. 15.000 Français meurent dans cette retraite. Dans l'ambulance improvisée d'un café au col de la Cluse s'entassent plus de 100 blessés, admirablement soignés par les médecins civils et militaires mêlés, dont Pamard et le médecin major Laval. Pamard revient à l'hôpital de Pontarlier, submergé par l'afflux de blessés et de malades. Il y retrouve les équipes lyonnaises de Gayet et de Doyon, qui resteront jusqu'au 20 février, et de nombreux médecins prussiens, puisque Pontarlier est occupé. 20.000 hommes ont pu s'échapper de la nasse, les troupes de Cremer ont pris un chemin plus long et plus au sud, et par le col de la Faucille et le territoire libre de Gex gagné Genève avec de moindres pertes. 92.000 hommes en débandade atteignent la Suisse par Verrières et sont dirigés sur Neuchâtel.

L'armée de l'Est en Suisse

Les Français sont désarmés, et par un froid de - 35°, sous la neige, attendent de longs jours d'être rapatriés. Beaucoup sont accueillis, nourris, chauffés, réconfortés par la population et la Croix-Rouge suisse ; 8.975, soit 10%, doivent être hospitalisés. À Berne, l'équipe lyonnaise de Dron installe une ambulance privée. Entre la frontière et Neuchâtel, 200 ambulances sont installées près de la frontière dans des postes improvisés ou des maisons particulières. Pamard est revenu à Pontarlier, il choisit d'y rester jusqu'au 18 mars, y reçoit des secours en vivres, en médicaments, secours suisses, alsaciens, anglais, notamment avec la visite de Franck comme lui ancien interne du professeur Velpeau. Le 25 février, il convoie à Lyon un premier train de blessés, et revient à Pontarlier. Le 18 mars il convoie un second train de 172 blessés à Bourg-en-Bresse, puis continue son chemin sur Paris, où il rend compte à la Croix-Rouge. Il trouve Paris en pleine émeute, qui s'achemine vers la Commune (6).

Belfort

Belfort assiégé depuis le 4 novembre, et dont le dégagement était le but de cette longue marche de l'armée de l'Est, Belfort résiste encore. Pendant les 103 jours d'un siège rigoureux, la ville, et les 16.000 hommes galvanisés par le colonel Denfert-Rochereau, ont tenu tête aux Prussiens de Trekow, puis de Werder, malgré la faim, le froid, la maladie, les bombardements. 262 civils sont morts dont 50 sous les obus. 2.350 militaires sont morts dont 1.444 au combat, 351 des suites de leurs blessures, et 565 de maladies (4). La ville ne se rendra que le 13 février sur l'ordre de Thiers et avec les honneurs de la guerre. Cette résistance et la valeur stratégique de la ville inciteront Thiers à un compromis que la Commune lui reprochera : dans la négociation des préliminaires de paix, il obtient de Bismarck qu'elle restera française, contre un défilé des Allemands dans Paris, deux jours frustrants pour l'orgueil du nouveau *Kaiser*.

NOTES

- (1) GUIVARCH M. - *1870-1871, Chirurgie et Médecine pendant la guerre et la Commune. Un tournant scientifique et humanitaire*, 288 p., Paris, Louis Pariente, 2006 (avec une importante bibliographie).
- (2) DUMONT M. - "La surprenante blessure du Général Bourbaki", *Lyon chirurgical*, 1997, 93, p. 137-140.
- (3) ERNOUF A. - *Histoire des chemins de fer pendant la guerre franco-prussienne*, Paris, Librairie Générale, 1874.
- (4) FABRE A. - *Histoire de la Médecine aux Armées*, Paris - Limoges, Lavauzelle, 1984.
- (5) LEFEBVRE P. - Le suicide manqué du Général Bourbaki, *Histoire des Sciences Médicales*, 1999, 33, 11-15.
- (6) PAMARD A. - *La quatrième Ambulance de la Société de secours aux blessés pendant la guerre de 1870-1871*, Avignon, Aubanel, 1915.

(Cartes dessinées par Françoise Gury-Guivarc'h, tous droits réservés)

RÉSUMÉ

Un désastre sanitaire dû à l'échec d'un plan destiné à débloquer Belfort par une armée de 90 000 hommes, formée par Bourbaki à Nevers, rejointe à Besançon par 40 000 hommes venus de Lyon et de Dijon. Prévu en trois jours, le regroupement dure trois semaines. Un blocage ferroviaire gigantesque, par un froid glacial, laisse dans les trains des soldats sans vivres, des chevaux sans fers ni fourrages. Un tiers de l'effectif est d'emblée inapte au combat. L'épuisement des hommes ne permet pas d'exploiter le succès du 9 janvier à Villersexel, ni de franchir la Lizaine. Aux médecins militaires se joignent ceux des ambulances civiles formées dans le Sud-Est, et celle de Pamard. Les soins donnés avec retard sur le terrain enneigé, dans des abris précaires ou des hôpitaux encombrés, sont sommaires. Le froid, les gelures, les pieds de marche, l'infection, la variole associée, sont la cause d'une mortalité élevée ; 8 500 morts, et beaucoup de blessés. Ordonnée par Bourbaki, la dramatique retraite sur la Suisse par Pontarlier et le col de la Cluse, sous les obus prussiens ajoutera 15 000 tués. Les Suisses recueillent malades et blessés dans 200 ambulances le long de la frontière, et sur 87 000 hommes à désarmer en hospitalisent 9 000. Pamard restera jusqu'au 18 mars à l'hôpital de Pontarlier.

SUMMARY

A medical disaster due to the failure of a plan intended to free Belfort by an army of 90 000 men, formed by Bourbaki in Nevers, joined in Besançon by 40 000 men from Lyon and from Dijon. Envisaged in three days, the regrouping lasts three weeks. A gigantic railway blocking, by an icy cold, leaves in the trains of the soldiers without food, of the horses without irons nor fodder. A third of manpower is from the start inapt for the fights. The utter exhaustion of the men don't make possible to exploit the success of Villersexel's battle (January 9), nor to cross Lizaine. The medical army officers joined those of the civil ambulances formed in South-east, and that of Pamard. The care given with delay on the covered with snow ground, in precarious shelters or encumbered hospitals, is summary. Cold, gelures, walk feet, infection, associated variola, are the cause of a high mortality : 8 500 died, and much of casualties. Ordered by Bourbaki, the dramatic routed to Switzerland by Pontarlier and the Cluse collar, under the Prussian shells will add 15 000 killed. The Swiss ones collect sick and wounded in 200 ambulances along the border, and on 87 000 men to be disarmed in 9 000 hospitalize. Pamard will remain until March 18 at the Pontarlier's hospital.

C. Gaudiot